

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

Introduction

Quand les dominés prennent la plume: les écrivains-paysans (XXe-XXIe siècles)

Fabien Conord & Timo Obergöker

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2023, 11

pp. 6-17

ISSN: 2627-3446

Online

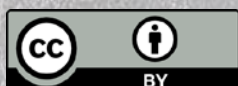
<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/2187>

Zitierweise

Conord, Fabien & Timo Obergöker. 2023. „Introduction. Quand les dominés prennent la plume: les écrivains-paysans (XXe-XXIe siècles).“ *apropos* [Perspektiven auf die Romania] 11, 6-17.

doi: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.2187>

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Fabien Conord & Timo Obergöker

Introduction

Quand des dominés prennent la plume : les écrivains-paysans (XX^e-XXI^e siècles)

Fabien Conord

est Professeur d'histoire
contemporaine à l'université
Clermont Auvergne.
fabien.conord@uca.fr

Timo Obergöker

est *Professor of French and
Francophone Studies* à l'université de
Chester.
t.obergoeker@chester.ac.uk

Mots-clés

écrivains-paysans – littérature – domination – terre

En 1904, la parution de *La vie d'un simple* constitue une rupture dans l'histoire des lettres françaises¹. En effet, pour la première fois un roman consacré aux paysans émane de l'un des leurs, un authentique cultivateur, qui exploite un petit domaine au cœur du pays, dans le département de l'Allier. Son auteur, Émile Guillaumin, devient alors la figure paradigmatique de l'écrivain-paysan (Vernois 1962, Mathé 1966, Roche 2006). Tout au long du XIX^e siècle, des romanciers avaient pu offrir un tableau de la paysannerie, tantôt idyllique tantôt sombre, qu'il s'agisse d'Honoré de Balzac, dont l'image des paysans a peut-être été la plus étudiée et continue de l'être (cf. par exemple Lukács 1999, Spandri 2019, Vanbremeersch 1997), Émile Zola ou Guy de Maupassant par exemple. Ils relevaient tous, à des degrés divers, de la bourgeoisie voire de la noblesse, situation alors fréquente dans un champ littéraire où les classes populaires étaient très faiblement représentées (Ponton 1977, 35). Cette origine n'invalide pas forcément leurs approches. Plusieurs d'entre eux pouvaient vivre à la campagne, y posséder de la terre, y rencontrer des paysans.

¹ Notons également la même année la parution de l'autobiographie posthume (*Aus meinem Leben*) de Franz Michael Felder (1839-1869), petit paysan autrichien, seul auteur de l'espace germanophone d'avant 1870 à vivre exclusivement de l'agriculture. La question du genre littéraire dans lequel classer cet ouvrage (auto-fiction, auto-sociobiographie, auto-ethnographie) a été récemment soulevée par le germaniste Marcus Twellmann (2022). Son ouvrage a récemment été traduit en français (Felder 2014).

C'est le cas de George Sand, la châtelaine de Nohant (dont on oppose traditionnellement la représentation champêtre et pastorale de la paysannerie à celle de Balzac), ou d'Émile Zola, qui fut conseiller municipal d'une commune rurale et dont le travail de documentation est toujours très fouillé (Zola 1987).

Un siècle plus tard, le poids de la paysannerie s'est effondré dans les sociétés occidentales, représentant moins de 5% de la population active dans la plupart des pays européens dont ceux de langues romanes présents dans ce dossier d'articles. À rebours de cette évolution, et comme pour magnifier la beauté du mort, les témoignages puis les fictions prenant ce groupe social comme objet se sont multipliés. Dans les années 1970, une collecte de récits, souvent par des journalistes mais aussi par des chercheurs en sciences sociales, a rencontré un écho important (dans la lignée de *Grenadou, paysan français*, paru en 1966), suscitant la critique de Pierre Bourdieu, considérant la paysannerie comme une « classe objet » (Bourdieu 1977). À l'extrême fin de la décennie, la fiction prend le relais, avec la parution en 1979 du premier volume de la suite de Claude Michelet, *Les grives aux loups*. Cette littérature, souvent méprisée ou du moins ignorée de la critique littéraire parisienne, rencontre un réel succès populaire et suscite aussi un intérêt réactualisé de la recherche (Dissaux 2022, Laurichesse 2020, Obergöker 2024).

Il convient toutefois de distinguer, comme au XIX^e siècle, parmi les auteurs. Nombre d'entre eux sont issus de familles d'origine rurale mais la plupart habitent en ville – c'est ainsi le cas de Marie-Hélène Lafon - et rares sont ceux qui exercent une profession agricole. Les exceptions existent naturellement. L'écrivain paysan le plus prolifique et lu des dernières décennies est Claude Michelet, décédé en 2022. Toutes les nécrologies ont souligné, souvent en se répétant (reprises de dépêches d'agences oblige...), la double singularité de son parcours, celui d'un fils de ministre devenu paysan et d'un paysan devenu écrivain. Lui-même se disait « écrivain », « une contraction d'écrivain et d'agriculteur » (*Libération*, 27 mai 2022). Le terme n'ayant pas fait florès pour l'instant, c'est celui d'écrivain-paysan, d'ailleurs utilisé dans toutes les nécrologies de Claude Michelet, qui sera conservé ici. Dans ce numéro, Jean-Pierre Rochat accepte l'étiquette d'écrivain-paysan même s'il précise qu'avant sa retraite « c'était 'paysan écrivain' : c'est le paysan qui nourrissait l'écrivain ». Malgré tout, la question de la dénomination reste centrale, autant pour fédérer un sentiment commun parmi ces écrivains que pour les identifier en tant que groupe.

Une catégorie spécifique

Il convient d'explicitier ce que les coordonnateurs de ce dossier entendent par « écrivains-paysans ». Deux critères d'ordre pratique voire technique fondent pour eux cette catégorie, que renforce encore un troisième élément plus symbolique. Le premier consiste en une pratique réelle du métier d'agriculteur, fût-ce pendant quelques années seulement, voire à titre partiel. Ils peuvent aussi bien être issus du monde paysan qu'être venus à la terre à l'âge adulte seulement, tel Horacio Quiroga, écrivain argentin (même s'il est né en Uruguay en raison d'un père diplomate), dont l'œuvre, analysée dans le dossier qui suit par Raphaël Luis, met en scène ses expériences agricoles, avec une esthétisation que n'empêche pas la

confrontation rude et souvent perdue avec la nature. Il en va de même de Claude Michelet, que son enfance de fils de ministre n'empêche pas de reprendre, en dépit des réticences de son entourage (Michelet 1975), le domaine familial en Corrèze. Il cesse son activité d'agriculteur en raison de problèmes de santé dans les années 1980, alors que le succès littéraire est déjà venu pour lui. L'un comme l'autre, à l'instar d'Émile Guillaumin, objet de deux articles dans ce dossier, d'Agnès Roche et de Joris Lehnert, ont donc bien été, durant une partie de leur vie active au moins, d'authentiques paysans, premier critère décisif aux yeux des auteurs de cette introduction. C'est pourquoi ils n'incluent dans cette catégorie les auteurs du « roman rural » prenant simplement la campagne pour théâtre, excluant par là-même la plupart des figures littéraires d'un genre spécifique et largement présent dans les rayons des librairies et les catalogues de vente par correspondance, à savoir le « roman de terroir ». Il arrive que ses auteurs soient eux-mêmes agriculteurs (Claude Michelet toujours, par exemple) mais ce fait demeure minoritaire. Au sein de l'École de Brive, dans sa version initiale ou son extension, le paysan de Marcillac apparaît bien seul aux côtés d'enseignants (Colette Laussac, Martine Marie Muller, Michel Peyramaure, Jean-Guy Soumy, Yves Viollier), d'un fonctionnaire territorial (Christian Signol) ou d'un journaliste (Gilbert Bordes).

Le deuxième critère qui fonde la catégorie des écrivains-paysans ici représentée est la production d'un récit, fictionnel ou non. En sont donc écartés les correspondances même si certaines attestent une pratique soutenue de l'écriture, dès la fin du XVIII^e siècle pour les époux Lepoutre (Lepoutre 1998). Naturellement certains écrivains-paysans peuvent, aussi, avoir produit ou reçu eux-mêmes une abondante correspondance (Guillaumin 1953, Mathé 1969) mais pour être véritablement un écrivain-paysan il leur faut avoir produit d'autres types d'écrits : mémoires, nouvelles, poèmes, romans... La tenue d'agendas et de carnets, tels ceux de Pierre Lebugle, un paysan normand du XX^e siècle (Madeline & Moriceau 2010), constitue un cas limite.

Le troisième critère, d'ordre davantage symbolique comme nous le mentionnions plus tôt, découle du statut (dominé) de ces auteurs. En effet, à la différence des grands propriétaires terriens qui font travailler leurs terres mais ne la travaillent pas eux-mêmes, les écrivains-paysans, eux, sont le plus souvent à la tête d'une petite exploitation et, d'Émile Guillaumin à Jean-Pierre Rochat, ils mènent de front deux carrières, celle du travail de la terre qui les fait vivre économiquement et permet la seconde, celle de la plume, qui se déroule en parallèle, souvent la nuit. Dominés, ils ne le sont donc pas seulement dans le champ littéraire national qui leur reste le plus souvent fermé, mais également dans le domaine social. Ils luttent aussi bien dans l'un que dans l'autre.

Au regard de ces critères, l'on comprend que la figure de l'écrivain-paysan naisse en France à l'orée du XX^e siècle. Après la Révolution française qui a aussi chamboulé la distribution de la terre et en a redéfini la propriété, il faut en effet attendre les résultats d'une scolarisation de masse permise par les grandes lois scolaires qui ont jalonné le XIX^e siècle, de la loi Guizot en 1833 aux lois Ferry des années 1880 pour qu'un paysan dispose de suffisamment d'instruction afin d'écrire un livre, son style dût-il être moqué par certains critiques littéraires. Il en va de même pour les autres

pays de langues romanes avec le décalage inhérent aux progrès différés de la scolarisation, par exemple en Roumanie ou dans les péninsules méditerranéennes.

Aujourd'hui encore, la plupart des écrivains qui s'inscrivent dans la mouvance des écrivains-paysans exercent une autre profession, comme l'illustre l'exemple de l'Association des écrivains et artistes paysans (AEAP), fondée en 1972 après une première tentative de réunir leurs prédécesseurs dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. Son site Internet présente 99 écrivains membres de l'association. La consultation de leurs fiches individuelles révèle que seuls 30 sur 99 sont explicitement agriculteurs, au moins pour une partie de leur itinéraire professionnel². Parmi ces 30 paysans qui ont écrit et adhéré à l'association, il y a seulement cinq femmes, dont Jacqueline Bellino (cf. Dissaux 2022), qui en est l'actuelle présidente.

Un élément supplémentaire de définition peut aussi intervenir dans la délimitation de cette catégorie : ces auteurs doivent aussi être clairement perçus et identifiés comme des paysans écrivant. Cette reconnaissance qui les confine également dans une forme de ghetto littéraire (Roche 2006) contribue au maintien d'une singularité.

Un stigmat indélébile ?

L'étiquette d'écrivain-paysan est lourde d'ambivalences. Elle contribue à légitimer l'auteur ainsi qualifié (dans tous les sens de ce terme) mais le cantonne aussi à une place spécifique, regardée souvent avec condescendance de la part de la critique établie. Pierre Petitjean est ainsi présenté comme un « écrivain paysan de Buxières-les-Mines, authentique autodidacte » et le critique note que « la part d'autobiographie qu'on y décèle confère à son récit un accent de vérité. » Arsène Laforêt, commentant son roman *Le sentier des violettes*, détaille un peu :

Pierre Petitjean, qui, lui, pratique un dur métier, a trouvé non seulement le temps de lire (on ne conçoit pas un écrivain qui ne serait pas lecteur) mais d'écrire. Depuis son pathétique *Chez les autres*, il dépasse certains écrivains, dits professionnels. Et cependant, il a à charge son travail, son bétail (pour lequel il faut prendre sur ses nuits), ses affaires. Il est, de plus, sinon militant, tout au moins adhérent de nombreuses associations, et il faut assister aux réunions, aux assemblées générales. (Laforêt 1962)

Cette difficulté pratique caractérise tous les écrivains-paysans, contraints d'assumer de front deux métiers, en étant « paysan le jour, écrivain la nuit » comme l'écrit le journaliste Éric Porte à propos de Claude Michelet dans la nécrologie qu'il lui consacre (*La Montagne*, 26 mai 2022). Jean-Pierre Rochat insiste dans ce numéro d'*apropos* sur cet aspect très concret en qualifiant l'écriture de « discipline » et en exposant ses possibilités :

Le soir, on est fichu. Alors je me levais entre 3 et 4 heures, je lisais, j'écrivais, et après j'allais traire. Idéalement. Il y a des jours où ça ne marchait pas. En revanche, il y a des jours où il pleut et on a plus de temps.

² <<https://www.ecrivains-paysans.com/ecrivains/>>.

Cette authenticité du travail paysan fonde en partie leur légitimité auprès des intellectuels qui s'intéressent aux campagnes. Agnès Roche constate ainsi que

Guillaumin est une référence incontournable pour les historiens du monde rural. Il est cité abondamment comme observateur fiable de la paysannerie, et ses œuvres, même romanesques, sont utilisées comme des témoignages dont l'authenticité n'est pas mise en doute. (Roche 2006, 116)

L'auteure relève que l'un des grands historiens français de la première moitié du XX^e siècle, Lucien Febvre, adresse deux lettres à Émile Guillaumin pour lui demander des informations pour *L'Encyclopédie française* (Roche 2006, 136). Le même universitaire écrit d'ailleurs à l'écrivain-paysan le 23 mars 1924 pour lui signaler que « les notes paysannes où vous avez renoncé à la forme du roman me semblent être ce qu'on a écrit de plus exact et de plus profond sur la révolution rurale qui bouleverse la vie rurale. » (Roche 2006, 136), manière élégante de signifier que la fiction n'est pas son fort... Agnès Roche conclut à propos d'Émile Guillaumin, appréciation qui peut également s'étendre à d'autres auteurs, que

L'étiquette d'« écrivain-paysan » dissimule une forme spécifique de solitude, celle à laquelle sont confrontés les entre-deux sociaux, condamnés à ne recevoir aucun signe de reconnaissance. La tentative, à l'échelle d'une vie, de concilier l'écriture et la fidélité aux origines condamne Guillaumin à une double marginalisation, dans l'univers rural où il vit quotidiennement, et dans le champ littéraire où il aurait aimé avoir une place. (Roche 2006, 149)

En effet, si les écrivains-paysans peuvent apparaître comme des écrivains « témoins du peuple » (Fourastié 1964), peu de courants affirment, comme le font les populistes, « la supériorité des mœurs et des compétences des dominés » (Grignon & Passeron 1989) et même lorsque c'est le cas, cette reconnaissance vaut surtout pour la description de leur propre sort, et non pour l'ensemble de leur œuvre littéraire. Après la mort de Claude Michelet *Le Figaro* note le 26 mai 2022 que, « méprisé par la critique, il est accusé d'écrire de la sous-littérature ». Toutefois, un siècle après la parution du premier roman d'Émile Guillaumin, un fait a changé : le marché éditorial, qui permet à certains écrivains-paysans, tel Claude Michelet précisément, de rencontrer un large public. Il a ainsi pu vivre de sa plume à partir des années 1980, notamment grâce au succès d'une suite romanesque qui s'est vendue à plusieurs millions d'exemplaires, et a été adaptée en partie à la télévision : *Des grives aux loups* (1979), *Les palombes ne passeront plus* (1980), *L'appel des engoulevants* (1991), *La terre des Vialhe* (1998). De manière plus générale, presque tous ses livres ont été publiés chez un éditeur connu, Robert Laffont, et la plupart du temps relayés par le Grand Livre du mois ou France loisirs, ce qui leur assura une diffusion considérable. Il constitue néanmoins à cet égard l'arbre qui cache la forêt. Le cas est bien différent pour la grande majorité des écrivains-paysans, souvent publiés à compte d'auteur et/ou par des maisons d'éditions locales au tirage confidentiel et à la notoriété faible. Ce problème se repère dès le début du XX^e siècle. Émile Guillaumin lui-même, malgré le succès de *La vie d'un simple*, peine à publier ses romans suivants, qui se vendent tous assez mal, qu'il s'agisse d'*Albert Manceau, adjudant* (1906), de *Rose et sa Parisienne* (1907), *Baptiste et sa femme* (1910) ou de son ouvrage *Le syndicat de Baugignoux* (1912). Son dernier roman, *Les mailles du réseau*, a d'ailleurs été publié à titre posthume en 1970 par une revue

locale, *Les Cahiers bourbonnais*. Son épigone bourbonnais Pierre Petitjean a quant à lui dû recourir à l'autoédition pour une partie de ses livres, les autres étant publiés par les mêmes *Cahiers bourbonnais* ou un imprimeur moulinois. Cette situation contribue à cantonner de nombreux auteurs dans une forme d'invisibilité, ou au minimum à restreindre leur notoriété à un territoire limité.

Pour en sortir, un Groupe des écrivains paysans est fondé par Charles Bourgeois en 1946. Cette première tentative est suivie le 17 septembre 1972 par la fondation à Plaisance-du-Gers, commune d'élection de Jean-Louis Quéreillahe, écrivain-paysan lui-même, de l'Association des écrivains paysans dont il était question plus haut. Elle compte 74 membres en 1986. En 2023, son site Internet recense 99 écrivains parmi ses adhérents, mais, comme il a été souligné précédemment, une trentaine seulement sont clairement indiqués comme étant agriculteurs de profession. Beaucoup d'autres relèvent du monde des cadres et professions intellectuelles (11 enseignants, plusieurs journalistes, des ingénieurs...), ce qui illustre autant la plasticité du concept au regard de l'association que la volonté de s'identifier à la paysannerie (mythifiée ?) de la part de nombreux auteurs.

Engagements et sensibilités

Les productions initiales des premiers écrivains-paysans les placent en général dans une veine littéraire qui relève du roman social et traduit un engagement, ou du moins une révolte morale, pouvant aisément les faire classer à gauche de l'échiquier politique. Il en va ainsi d'Émile Guillaumin qui retrace dans *Le syndicat de Baugignoux* une part de ses luttes sociales et qui se qualifie en 1933 dans un courrier de « sans-parti qui vote à gauche » (Mathé 1969, 194), mais aussi de Francis André en Belgique ou plus tard de Pierre Petitjean en France. Il convient de remarquer que, dans le cas d'Émile Guillaumin, sa socialisation politique s'est réalisée dans un cadre de hiérarchies rurales contestées, le département de l'Allier où de nombreux paysans cultivent en métayage les terres de grands propriétaires, souvent châtelains. Agnès Roche relève que « le propriétaire ne s'incarne jamais, dans le roman, dans une figure positive. Il est de façon constante l'exploiteur. » (Roche 2006, 96)

Des évolutions se font jour toutefois. Face aux mutations du monde contemporain, l'agrarisme, sensibilité politique se proposant de défendre les campagnes affectées par les changements et de plus en plus dominées par les villes, séduit dans de multiples pays. Une certaine proximité peut naître entre agrariens et socialistes, notamment au nom de l'antilibéralisme (Conord 2011) et la droite agrarienne cherche à enrôler sous sa bannière tous ceux qui exaltent la paysannerie, considérée comme le fondement de l'ordre ancien et symbolisant l'enracinement, thème qui peut quelquefois faire écho à l'authenticité chère aux écrivains prolétariens. Durant l'entre-deux-guerres, la crise économique et les remises en cause du parlementarisme conduisent certains écrivains-paysans à frayer davantage avec la droite, dans les années 1930 puis au temps des régimes autoritaires satellites de l'Allemagne nazie au cours de la Seconde Guerre mondiale. Émile Guillaumin se défie de cette tendance : il écrit ainsi à l'un de ses correspondants, le 23 avril 1932, à propos d'un ouvrage collectif auquel il participe : « j'ai su avoir

affaire à des gens de droite, plus ou moins royalistes ; ça laisse entendre dans quel sens sera rédigée la partie politique de l'ouvrage... et cela m'ennuie fort » (Roche 2006, 135). Il propose d'ailleurs dans ce travail, repris ensuite sous forme de volume autonome, un bilan nuancé des évolutions économiques et sociales contemporaines (Guillaumin 1935). Sous l'État français, il fait l'objet de tentatives de récupération mais demeure suffisamment prudent (et d'ailleurs critique dans sa correspondance privée) pour être épargné par l'épuration qui suit la Libération. Il en va différemment du Belge Francis André (Académie Luxembourgeoise 2018), autre petit cultivateur publiant régulièrement poèmes et romans. Séduit par le Plan proposé par le leader socialiste Henri de Man, il en suit les dérives et se retrouve condamné à une peine de prison après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Dans les années 1950, c'est un autre écrivain-paysan français, Pierre Petitjean, qui connaît une évolution prononcée. Issu du même canton qu'Émile Guillaumin dans le département de l'Allier, mais beaucoup moins connu que celui-ci, Pierre Petitjean produit pourtant une œuvre romanesque non négligeable : *Chez les autres* (1954) ; *Les Villageois de Bel-Air* (1956) ; *Enfin le soleil se lève* (1959) ; *Le sentier des violettes : roman* (1961) ; *Les Kolkhoziens de Viselune* (1964) ; *Plus de bergères derrière les haies* (1981). Longtemps militant syndical, il magnifie d'abord l'espérance placée dans le communisme puis rompt avec ce dernier à la fin des années 1950 et se montre ensuite extrêmement critique. Comme l'écrit le recenseur de l'un de ses livres, « écrivain social, l'auteur est politiquement engagé, ou plutôt contre-engagé. C'est un grain d'épice supplémentaire qui ajoute encore à la saveur de l'œuvre » (Laforêt 1962). Ce double versant de son engagement est mis en scène dans l'un de ses romans les plus stimulants, *Les Kolkhoziens de Viselune*, dans lequel il passe en 1964 de l'utopie à la dystopie. Dans un premier temps, les habitants d'un village bourbonnais luttent pour l'établissement du communisme qu'ils assimilent à un monde meilleur (utopie que traduit explicitement le nom donné à la localité : Viselune) puis l'auteur imagine que la guerre froide dégénère et que l'URSS envahit la France. Le pays est alors soviétisé et un kolkhose prend forme à Viselune dont Pierre Petitjean propose un sombre portrait.

Parmi les écrivains recensés sur le site Internet de l'AEAP, six d'entre eux au moins sont passés par la JAC (Jeunesse Agricole Catholique) : Marc Boutin, Augustin Hérault, Jean Mouchel, Marcel Marloie, Jean Reby-Fayard, Joël Robin. Cette structure qui a servi de pépinière au CNJA (Centre National des Jeunes Agriculteurs) et à la FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles) est donc largement représentée, plusieurs décennies après son apogée durant les années 1950 et 1960. Son activisme et sa réussite dans l'écriture du grand récit de la modernisation de l'agriculture française ne doivent pas masquer néanmoins la diversité des acteurs contemporains, le syndicalisme agricole étant pluriel et une matrice plus détachée de la religion (voire anticléricale) se repérant également parmi les écrivains-paysans. Une veine très contestataire peut même être mentionnée, avec les publications d'essais dus à des syndicalistes paysans engagés parfois très à gauche, Bernard Lambert (Lambert, 1970) -lui-même passé par la JAC- ou José Bové, exemple de néo-rural au parcours syndical et politique largement

médiatisé. Parmi les membres recensés sur le site de l'AEAP, trois au moins ont détenu des mandats politiques, locaux ou nationaux. Le plus connu est François Guillaume, qui fut d'abord syndicaliste (président du CNJA de 1964 à 1968 puis de la FNSEA de 1979 à 1986) puis ministre de l'Agriculture (1986-1988), député européen puis député de Meurthe-et-Moselle (1989-2007), à droite de l'échiquier politique. À un moindre niveau, Robert Duclos a été président de la Chambre d'agriculture de la Loire. Jean-Louis Quéreilhac a été maire et conseiller général (radical puis socialiste) dans le Gers durant plusieurs décennies.

La mention de la JAC révèle une présence du catholicisme dans le monde des écrivains-paysans. Parmi ceux-ci figure Joël Robin, présent dans ce dossier avec l'article de Marina Ortrud Hertrampf. Un autre paysan écrivant sur son milieu géographique et sa foi catholique a été médiatisé ces dernières années grâce à l'édition par Corinne Legoy des textes de Blaise Legay, qui narre ses pèlerinages dans le Massif central (Legoy 2020). Un paradoxe doit être noté ici : alors que la familiarité avec le livre, et même plus précisément le Livre avec une majuscule, à savoir la Bible, est plus grande en milieu protestant, les quelques écrivains-paysans dont la foi religieuse est mise en avant dans leurs publications sont donc plutôt des catholiques, il est vrai nettement majoritaires en France et plus encore dans les autres pays de langues romanes, où le protestantisme rural demeure un fait largement minoritaire.

Des genres variés, un thème dominant ?

L'AEAP énonce sur son site Internet comme premier objectif de « regrouper les Écrivains et Artistes Paysans dans la considération et le respect d'expression et de traduction de toutes langues, dialectes, patois. »³ En réalité, la mention des langues régionales, désignées ici de manière assez peu valorisante comme « dialectes » ou « patois », vaut surtout par son énoncé car la quasi-totalité des écrivains membres de l'Association publient en français. Nous avons choisi de faire place dans ce numéro à un exemple d'écrivain-paysan français publiant dans une langue régionale. Il s'agit de Léon Cordes, dont l'itinéraire est retracé par Rémy Pech, ancien président de l'Université Toulouse Jean-Jaurès et lui-même praticien de l'occitan. C'est dans cette langue que Léon Cordes a produit une œuvre variée, mêlant plusieurs genres littéraires et soucieuse de mettre en scène la vie rurale méridionale.

Parmi les 30 agriculteurs recensés dans la liste des écrivains paysans, plusieurs pratiquent deux ou trois genres littéraires, la classification -sujette à discussion- qui va suivre aboutit donc à un total de 39 : 14 ont publié au moins un roman, neuf des recueils de poèmes, un des contes, un une pièce de théâtre, sept des récits (essentiellement autobiographiques), six ont proposé des études sur le monde rural, un des livres illustrés. Sans surprise, certains romans apparaissent proches de l'autobiographie également, notamment les premiers de l'œuvre d'un auteur.

³ <<https://www.ecrivains-paysans.com/objectifs/>>.

Cela explique en partie que le thème dominant des publications de la plupart des écrivains-paysans soit la terre, dans sa version paysagère mais aussi, ce qui singularise peut-être leur production, dans la manière dont on la travaille. C'est le cas de la plupart des romans d'Émile Guillaumin, même s'il explore aussi un peu la ville industrielle, ou de Pierre Petitjean dont la nécrologie souligne que « ses romans comme *Chez les autres* ou *Plus de bergères* sont directement inspirés de son expérience personnelle ou des problèmes liés à la condition paysanne et à l'évolution de l'agriculture. » (*Cahiers bourbonnais* n°127, 1989, 25).

La forte inscription autobiographique se fait le gage de l'authenticité de leur expérience personnelle en tant qu'agriculteur. Ces textes offrent de la sorte un aperçu de la vie rurale et agricole en France. Leurs écrits abordent des thèmes tels que la relation à la terre, les défis de l'agriculture et les changements sociaux dans les communautés rurales. Certains textes parmi les plus contemporains de la période retenue se saisissent aussi de la question des subventions de l'agriculture, de l'homogénéisation des cultures qui l'accompagne et du rôle de la construction européenne dans le déclin de l'agriculture française. Le genre autobiographique établit ainsi une proximité tant avec l'auteur-narrateur qu'avec le monde qu'il dépeint. L'on ne saurait toutefois réduire l'intérêt des textes issus du monde agricole à leur dimension autobiographique. La poésie, par exemple, puise sa richesse dans les modes de transmission oraux mais aussi dans tout un savoir populaire pluriséculaire. L'on pense à l'œuvre poétique, en français et en occitan, de Marcelle Delpastre que Jean-Pierre Cavaillé aborde comme suit :

Elle a ainsi souvent raconté comment elle interrompt son travail pour écrire sur ses carnets à spirales, assise sur un talus ou sur une botte de foin. C'est aussi que ses pratiques d'écriture sont nourries d'oralité, à travers la langue, les contes, les proverbes, les savoirs paysans, et qu'il n'y aurait aucun sens pour elle de séparer l'activité littéraire de la vie qui se déroule autour d'elle en français et en occitan. Pour autant, il n'y a rien d'idyllique et d'idéalisé dans sa narration. (Cavaillé 2018)

Une réalité internationale

Interrogé dans ce dossier par Cyrille François, Jean-Pierre Rochat estime « qu'écrivain et paysan, c'est très antagoniste » mais considère qu'en France,

ça existe beaucoup plus. Les paysans sont beaucoup plus intellos en France qu'en Suisse. C'est difficile à expliquer, c'est peut-être plus local : en Suisse, ils sont membres d'une chorale, par exemple. Mais les paysans français, ils lisent, tandis que les paysans suisses, c'est plutôt des gens qui lisent après leur vie de paysan. C'est aussi une activité qui ne laisse pas beaucoup de temps à la lecture.

Si l'interprétation du phénomène demeure propre à Jean-Pierre Rochat, le constat semble assez facilement vérifiable. L'AEAP compte un seul écrivain-paysan étranger, le Canadien Claude Giles. Ce numéro d'*apropos* fait lui aussi la part belle aux Français (Émile Guillaumin, Joël Robin, Léon Cordes, dont il faut noter qu'il écrivait en occitan) mais étend aussi le regard à d'autres pays, avec la Suisse que représente précisément Jean-Pierre Rochat et l'Amérique latine où vivait Horacio Quiroga. Les coordonnateurs de cette livraison sont conscients que d'autres pays de langues romanes auraient pu être abordés, telle la Belgique wallonne avec par

exemple un auteur d'ailleurs mentionné dans notre introduction, Francis André, en lequel Michel Ragon voyait « le poète paysan le plus authentique, le plus doué, le plus virulent » (Ragon 1974). L'Italie dont est originaire Vincenzo Rabito, ouvrier agricole une partie de sa vie puis cantonnier mais qui écrit (en sicilien) pendant sa retraite ses souvenirs (*Terra matta*⁴), mériterait également une étude, d'autant plus qu'un gisement de récits autobiographiques existe à l'*Archivio diaristico nazionale*. De même, la Roumanie, à l'évolution politique tout à fait différente des pays occidentaux cités ci-dessus après 1945, serait un cas intéressant à étudier : y retrouve-t-on une telle littérature ? Le cas roumain serait peut-être à rapprocher de celui de la RDA, dont on rappellera qu'elle se présentait comme *Arbeiter- und Bauernstaat*. Or, le *Bittelfelder Weg* et son appel à prendre la plume pour réunir littérature, production et vie a donné lieu à une importante littérature ouvrière, quid du monde de la production agricole dans ce contexte ? A l'inverse, les systèmes agraires dans les pays de langue espagnole ou portugaise se fondent sur une évolution propre, construits historiquement autour de grandes exploitations (telles les *haciendas* ou les *fazendas*), la question d'une littérature produite par des écrivains-paysans s'y pose donc sous d'autres prémices. La recherche sur les écrivains-paysans, très peu développée jusqu'à présent, a énormément de potentiels à explorer, concernant spécifiquement ou non les pays de langue latine.

Faute d'avoir pu proposer un regard exhaustif sur ces écrivains-paysans, nous espérons néanmoins permettre aux lectrices et aux lecteurs une plongée dans un univers révolu à bien des égards mais qui demeure aussi une réalité (la paysannerie constitue encore la première catégorie socioprofessionnelle à l'échelle mondiale même si ce n'est plus le cas en Europe occidentale). Puisse cette première moisson d'articles sur la production des dominés prenant la plume en appeler d'autres !

Ouvrages à caractère de source

- FELDER, Franz-Michael. 2014. *Scènes de ma vie*, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay, préface de Peter Handke, postface de Jean-Yves Masson. Paris : Verdier.
- FOURASTIE, Françoise & Jean Fourastié (ed.). 1964. *Les écrivains témoins du peuple*. Paris : Éditions Ditis.
- GRENADOU, Ephraïm & Alain Prévost. 1966. *Grenadou, paysan français*. Paris : Seuil.
- GUILLAUMIN, Émile. 1935. *Panorama de l'évolution paysanne 1870-1935*. Moulins : Les Cahiers du Centre.
- GUILLAUMIN, Émile. 1953. *Paysans par eux-mêmes*, préface de Daniel Halévy. Paris : Stock.
- LAMBERT, Bernard. 1970. *Les paysans dans la lutte des classes*, préface de Michel Rocard. Paris : Seuil.
- LEGOY, Corinne (ed.). 2020. *Le monde de l'Angle. Voix paysannes 1915-2020*. Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour.
- LEPOUTRE, Pierre-François & Angélique Lepoutre. 1998. *Député-paysan et fermière de Flandre en 1789 : la correspondance des Lepoutre*, publié par

⁴ Le *Journal of Modern Italian Studies* consacra une *special issue* (vol 19 (3), 2014) à cet ouvrage, véritable phénomène culturel paru de façon posthume en 2007.

- Jean-Pierre Jessenne et Edna Hindie Lemay. Villeneuve-d'Ascq : Centre d'histoire de l'Europe du Nord-Ouest.
- MADÉLINE, Philippe & Jean-Marc Moriceau. 2010. *Un paysan et son univers : de la guerre au marché commun à travers les agendas de Pierre Lebugle, cultivateur en pays d'Auge*. Paris : Belin.
- MATHE, Roger (ed.). 1969. *Cent dix-neuf lettres d'Émile Guillaumin*. Paris : Klincksieck.
- MICHELET, Claude. 1975. *J'ai choisi la terre*. Paris : Robert Laffont.
- ZOLA, Émile. 1987. *Carnets d'enquête : une ethnographie inédite de la France*, textes présentés et établis par Henri Mitterrand, introduction de Jean Malaurie. Paris : Plon.

Bibliographie

- ACADEMIE Luxembourgeoise (ed.). 2018. *Francis André : Poète et paysan. Cahiers de l'Académie luxembourgeoise* 30.
- BOURDIEU, Pierre. 1977. « Une classe objet. » *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-5.
- CAVAILLE, Jean-Pierre. 2018. « Marcelle Delpastre (1925-1998), Conscience d'auteur, situation périphérique et statut subalterne. Écrire en langue minoritaire. » *Écrire en langue minoritaire*, Nicolas Berjoan, Novembre, Perpignan. <<https://hal.science/hal-03795119>>.
- CONORD, Fabien. 2011. « Principes antithétiques et adversaires communs. Partis paysans et partis socialistes en Europe des années 1920 aux années 1960. » *Studia Politica* XI (3), 411-421.
- DISSAUX, Nicolas (ed.). 2022. « À travers champs. » *Droit & Littérature* 1(6)
- GRIGNON, Claude & Jean-Claude Passeron. 1989. *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en littérature*. Paris : Gallimard.
- LAFORET, Arsène. 1962. s.t. *Cahiers bourbonnais* 21 (1^{er} trimestre), 292.
- LAURICHESSE, Jean-Yves. 2020. *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*. Paris: Lettres Modernes Minard.
- LUKACS, GYÖRGY. 1999. *Balzac et le réalisme français*. Paris : La Découverte.
- MATHE, Roger. 1966. *L'homme de la terre et l'homme de lettres*. Paris : A.-G. Nizet.
- BERGÖKER, Timo (ed.). 2024. *Les cartes et les territoires - Maps and Territories. Ruralité dans les fictions françaises des XXe et XXIe siècles - Rural Spaces in 20th and 21st Century French Fiction*. Würzburg : Königshausen & Neumann.
- PONTON, Rémy. 1977. *Le champ littéraire en France de 1965 à 1905 (recrutement des écrivains, structure des carrières et production des œuvres)*. Paris : EHESS.
- RAGON, Michel. 1974. *Histoire de la littérature prolétarienne en France : littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d'expression populaire*. Paris : Albin Michel.
- ROCHE, Agnès. 2006. *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*. Paris : CNRS Éditions.
- SPANDRI, Francesco. 2019. « Balzac et le non-sens de la terre. » *French Studies* LXXIII (4), 513-524.
- TWELLMANN, Marcus. 2002. « Franz Michael Felder: *Aus meinem Leben* – Autofiktion, Autozoziobiografie, Autoethnografie. » *Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur* 47 (2), 480-514. <<https://doi.org/10.1515/iasl-2022-0026>>.
- VANBREMEERSCH, Marie-Caroline. 1997. *Sociologie d'une représentation romanesque. Les paysans dans cinq romans balzaciens*. Paris : L'Harmattan.

VERNOIS, Paul. 1962. *Le roman rustique de George Sand à Ramuz : ses tendances et son évolution*. Paris : Nizet.